

*« Tout le temps où je vivais en Algérie je rêvais d'arriver un jour en Algérie, j'aurais fait n'importe quoi pour y arriver, avais-je écrit, je ne me suis jamais trouvée en Algérie, il faut maintenant précisément que je m'en explique, comment je voulais que la porte s'ouvre, maintenant et pas plus tard, avais-je noté très vite, dans la fièvre de la nuit de juillet, car c'est maintenant, et probablement pour des dizaines ou des centaines de raisons, qu'une porte vient de s'entrebâiller dans la galerie Oubli de ma mémoire, et pour la première fois, voici que j'ai la possibilité de retourner en Algérie, donc l'obligation... »*

J'avais écrit cela en pleine nuit de juillet et comme cela m'arrive parfois lorsqu'un livre fait son apparition, en pleine nuit toujours, attendu certes, espéré avec une patience extrême, capable de toutes les confiances et de toutes les humilités concevables et inconcevables, j'avais écrit ces lignes, sous le coup du surgissement espéré mais inimaginable du livre qui donc voulait bien se rendre à mes supplications infiniment timides et donc comme je le fais dans ces cas de manifestation nocturne, j'avais écrit sans allumer afin de ne pas risquer de faire fuir le Venant, j'attrape vite et sans bruit

le bloc qui ne quitte pas mon chevet et le stylo à large bec avec lequel on peut écrire gros et vite à travers papier, et j'avais noté les premières lignes que le Venant me dictait, remplissant dans le noir la grande page d'une précipitation de ces phrases inestimables, levain du livre, don des dieux dont je ne connais même pas le nom. Puis une fois reçu le viatique absolu je m'aventurai à allumer, et comme si j'avais à la bouche, à la bouche de l'âme et de la main, et sur ma langue de nuit l'hostie qui répand chair et sang du Venant dans mon corps, tout en suçant et absorbant, j'avais écrit à la suite de la première semence quatre grandes pages de lignes serrées en caractères épais hâtifs, qui sentaient l'encre la terre le galop la sueur les naseaux haletants, mais des pages vivantes charnues, puissantes drues, d'une générosité exaltante, je jubilais, je remerciais les donateurs demain matin, pensais-je, quatre immenses pages avec toutes les qualités du viable, ce qui pour moi signifie que je n'ai plus qu'à pousser plus loin, ce commencement une fois donné, il n'y a plus qu'à poursuivre dans la direction, il faut travailler de toutes ses forces, certes, mais l'essentiel est là, le reste est possible et ne demande qu'un extraordinaire rappel des énergies.

Je me levai donc à l'aube sereine, décidée, auréolée. Comblée : toute la nuit, à travers le flot abondant des rêves et le chaos des civilisations l'Algérie m'avait envoyé des paquets de traces, des visions, expédiant des colis à travers des milliers d'obstacles, ressuscitant à

neuf des personnages complètement oubliés, tu crois qu'il n'y a rien dans les décombres, mais tiens penche-toi sur la rampe, qu'est-ce que tu vois ? ! Mohamed ! Je voyais : Mohamed ! qui doit être mort depuis longtemps, et non seulement je l'ai vu mais j'ai senti ses odeurs et je pensais je ne suis quand même pas si pauvre et désertée que je le crois. Mohamed installé dans la cage de l'escalier de la rue Philippe en personne. J'avais vite jeté sur le papier ces quelques mots en guise d'indication de Mohamed : gamelles sacs de jute et je ne sais plus quoi.

Et maintenant je ne les trouvais plus. Des cinq pages que j'avais écrites dans une joie sans garde, et que je n'ai pas inventées car je les ai vues écrites, je ne trouvais plus que la demi-feuille, la première, sur laquelle sans même allumer j'avais écrit les lignes « *Tout le temps où je vivais en Algérie, etc.* » jusqu'à « *l'obligation* » le reste avait disparu, chose impossible.

Je me mis à chercher, il y a beaucoup de feuilles de papier autour de moi, des centaines, peut-être mille, et je ne les trouvais pas. Je me remis à rechercher et cela de plus en plus méthodiquement et de plus en plus nerveusement, je me mis à bouillir et j'ôtai un pull-over, je cherchai dans les dossiers où seule une folie m'aurait inspiré de glisser ces feuilles, je recherchai aussitôt après dans ces mêmes dossiers, je ne pouvais bientôt plus m'arrêter de les chercher et de ne pas les trouver, pensant jusqu'au délire que je ne pourrais en aucun cas m'arrêter de les chercher sans les avoir



trouvées cela devenait une question de vie ou de mort, mais je ne pouvais plus rien faire d'autre que fouiller, retourner, feuilleter des centaines de pages, rien au monde ne pouvait plus arrêter ma frénésie, deux heures s'étaient déjà écoulées, deux heures c'est-à-dire les heures les plus précieuses pour moi, celles que j'avais destinées à reprendre au jour les fameuses pages qui m'avaient été accordées la nuit, des heures qui avaient viré de l'espoir au désespoir le plus violent, je creusais ma tombe, indéniablement, l'idée de suicide commençait à imprégner la fosse de papier, et tout en me disant que je devrais m'arrêter j'augmentais la cadence du creusement mortel, je ne cherchai d'ailleurs à aucun moment à me remémorer ces pages, l'idée de les reconstituer était inacceptable, je voulais celles-là, celles qui m'avaient été données et qui par un tour totalement inexplicable s'étaient volatilisées.

Certainement elles devaient raisonnablement exister en un lieu. Mais j'étais debout devant une muraille que je palpais en sanglotant sans trouver la porte. D'ailleurs vers onze heures du matin il y eut également un phénomène céleste inexplicable : le ciel devint totalement noir, et il fit nuit. Je dis les faits. Cette nuit inouïe battue au tonnerre, mais sèche, dura une heure. Dans cette nuit qui résista au jour jusqu'à midi, toutes lampes allumées, je fouillai. Je ne pouvais pas faire autrement. Je notai sans m'y arrêter la concordance des signes. Mais rien ne pouvait me sortir de mon obligation intérieure, et personne n'aurait pu briser l'atroce

charme qui me tenait. J'y songeai du coin d'une pensée : il eût fallu une mort peut-être celle de ma mère pour rompre les entraves, oui cela seulement peut-être. Une douleur capable de rivaliser avec la douleur qui me tenait dans les fers. Tout cela dans les ténèbres. Je ne pouvais pas renoncer à *Ça*. On va mourir et il n'y a pas de mort. Il n'y a rien de pire pensais-je comme une bougie vacille vers l'extinction ma pensée vacillait il n'y a rien de pire, mais presque. Perdre mais pas tout à fait presque perdre et être reléguée dans l'irrespirable confin de mourir sans que j'y puisse rien, et pas d'autre port ou porte que mourir ou morte. C'est un film d'horreur, rien qu'un film disons-nous peut-être mais l'horreur nous arrête le cœur.

Eh bien, me dis-je lentement entre deux spasmes cardiaques (et pendant ce temps-là, ma mère qui me voyait m'en aller d'angoisse cherchait partout de son côté, dans la cuisine, dans son buffet) à la fin de la matinée perdue, sacrifiée à la folie, eh bien, c'est exactement ce qui se passait avec Algérie, du temps où j'y vivais : je l'avais, je la tenais – je ne l'avais plus, je ne l'avais jamais eue, je ne l'ai jamais embrassée. Exactement : je la poursuivais, et elle n'était pas loin, j'habitais en Algérie, d'abord à Oran puis à Alger, je vivais *dans* la ville d'Oran et je la cherchais ensuite je vivais *dans* la ville d'Alger et je cherchais une entrée et elle m'échappait, sur sa terre, sous mes pieds elle me restait intouchable, je voulais que la porte s'ouvre, il faut maintenant que j'arrive à raconter cette expédition